

Extrait de

Éléphants de la patrie

Jimmy GLADIATOR

(Éditions Libertalia)

Plus d'informations sur le www.editionslibertalia.com



I – ACTION OU VÉRITÉ?

Edgar et les affiches. Le cirque Lacuzon. La bande à Leïla. La Mercedes volée. La gare d'Épinay-Villetaneuse. Ravel. Attentat, sûrement d'origine criminelle. Un éléphant?

« Foutue vie! »

Depuis deux heures, Edgar va de marronnier racho en palissade taguée et réciproquement.

Tâche répétitive de chattertonner des affichettes. Bleu, rouge, or. Bille de clown hilare, censée agripper les mioches mieux que *Dragon Ball Z*. Edgar sait bien que non, mais il a renoncé à penser.

Vaut mieux pas. Il est pâteux comme une cuite mal léchée, il navigue à vue sur de l'huile trouble, il se sent brouillard sans Opinel.

Toute l'avenue à cribler de ce méchant imprimé, lépreuse et boueuse qui mène du barrage de Saint-Denis aux confins d'Épinay-sur-Seine, avant de se dichotomiser sur Épinay centre et sur Deuil-la-Barre, la bien nommée. À arroser le moindre recoin visible, mais visible de qui?

Est-ce parce que les trottoirs n'y sont pas goudronnés qu'il n'y a pas de piétons, ou parce qu'il n'y a pas de piétons que ce n'est pas la peine de goudronner les trottoirs? La poule et l'œuf, l'essence et l'existence, la nature et la culture...

Mais non, Edgar ne pense pas, ne pensera pas plus loin que « foutue vie ! », grommelée sur un mégot jauni que les anciens, de loin, auraient pu prendre pour une Gitane maïs, si n'était la mise au ban prononcée par le *sanitary correct* sis à Bruxelles. Entre autres diktats visant à ce que tout un chacun meure en bonne santé. Foutue vie !

Chatterton, chatterton, chatterton. Ça tient, ça tient pas. Quand ça ne tient pas, ça rejoint les feuilles mortes, les souvenirs et les regrets aussi.

Edgar ne sait même pas voir les derniers vestiges ferrés des anciens embranchements SNCF, fossiles dans ces pavés d'avant-guerre rafistolés de partout, selon l'humeur divergente de France Télécom, de l'EDF-GDF et de la Générale des eaux.

Est-ce parce qu'il n'y passe que des poids lourds que la chaussée n'a jamais été revêtue de neuf, ou parce que...

Nature? Culture? « Frituur! » tranche Edgar, natif des Flandres, en une bouffée de rébellion.

Foutre son paquet d'affichettes sous les roues du premier Berliet, larguer ses espérances et ses craintes, grimper dans le prochain 354 et partir... Mais partir pour où? Ne passe de bus que chaque demi-heure et il faut multiplier ça par trois pour ne débarquer qu'à Paname, après correspondance au métro Saint-Denis-Porte-de-Paris. Et une fois là, il fait quoi, Edgar?

Tu parles d'une proie, tu parles d'une ombre! Ouais, vaut mieux pas penser. Il se sent balourd, c'est lui qu'on a chattertonné, putain de vie.

Deux zozotes passent, elles ont huit ou neuf ans, elles sortent de l'école, talons fluo et chouchou T-Rex, fragrances Pousse-Mousse et bubble-gum, elles se chamaillent, elles rigolent.

« Action ou vérité, Messaouda ?

— Vérité.

— (*Goguenarde.*) T'es fiancée avec Brice ?

— (*Indignée.*) Ça va pas, il est beau comme un rhinocéros.

— (*Moqueuse.*) Ouah, pourquoi tu mens ?

— (*Rosissante.*) J'te cause plus ! D'abord, et toi, Cécilia, avec Mahamady !

— Ta mère ! »

Elles se cavalaient après, toujours rigolantes et piaillantes, pour se boxer avec affection.

Elles n'ont pas jeté le moindre œil à l'affichette et Edgar soupire un bon coup bien las. Décidément... Sa vie aura toujours la patte folle, tout ira toujours de guingois.

Son blaze déjà : Edgar Lepetit... Source intariable de quolibets, lazzi et plaisanteries fines, comme savent si bien les préférés camarades de classe et congénères de caserne.

À vingt ans, il s'en est dégotté un autre, fier comme un petit banc : « Edgar Couguer ! » Comme un couguar, mais avec un *e* pour éviter la rime pauvre du prénom.

Mièvre, le pseudo, mièvre. Même en claquant les consonnes sous la langue. Ni assez tintant, ni assez faufilant. Comme s'il avait, à la dernière seconde, tourné les talons, effrayé de la fauve félinité qu'il avait convoitée. Ainsi ces mêmes après quelque méfait qui croient se sortir des sales pattes adultes en gémissant « je l'ai pas fait exprès ».

C'est vrai qu'il n'a jamais fait exprès, Edgar. Se fût-il donné pour « Edgar Silex » qu'il n'aurait pas su faire d'étincelles pour autant.

Artiste, il voulait être artiste. S'afficher dans les vernissages et épater la galerie. Une trop belle ambition pour déguiser son

imaginaire escargot. Hou, les cornes ! Tout a toujours manqué de tout, de burlesque comme de tragique : Sophocle est mort, De Funès est mort et Edgar ne se sent pas très bien. Une mauvaise chansonnette d'Aznavour, au mieux, et j'y perds.

Soixante balais ! C'est bien le cas de le dire. Artiste ? Il est employé comme homme à tout faire au cirque Lacuzon.

Un patron, un poney, un clown blanc, une chèvre, blanche itou, une caissière, trois caniches, un camion, un homme de peine et, tout de même, un éléphant.

Le patron, Adolphe Lacuzon, franc-comtois se prétendant italien, fait le magicien, le montreur de bestioles et M. Loyal.

La caissière fait la femme du patron et aussi la popote, ainsi que, à son âge encore, l'écuyère à poney et la trapéziste. Ça, c'est depuis que la bru s'est barrée avec l'hercule et la caisse.

Le clown blanc fait la gueule. C'est le fils du patron, c'était l'époux légitime de l'enfuie. Il se pinte dès le réveil : sous le fard, le clown blanc est noir.

Pas de girafe, pas de chameau. Le lama est mort l'hiver dernier, le lion n'a pas été acheté à cause de la caisse en fugue, les deux chevaux ont été vendus tour à tour pour payer la prime d'assurance et les arriérés de Sécu.

Quant au camion, il date de 1975. Il vient du garage Buridan, rue Hellé-Nice à Aunay-sous-Auneau (Eure-et-Loir). C'est pourquoi il hésite entre couler une bielle et crever l'essieu...

Foutue vie : le patron pérore, la patronne maugrée, le fils picole et Edgar trime. Monter le chapiteau. Nourrir les bêtes. Changer les litières. Vendre les cacahuètes. Faire l'auguste. Prendre des coups de pied au cul. Hilarer les morveux. Manœuvrer les projos. Régler le son du disque de fanfare.

Passer le balai. Démonter le chapiteau. Conduire le camion. Chattertonner les affichettes. En rouge, bleu et or, la bille de clown, donc, et, surchargé au gros feutre : « CE SOIR VINGT HEURES GARE D'ÉPINAY. »

Cent cinquante affichettes collées sur du carton d'emballage pour, en gros, six spectateurs autour de la piste, à la représentation. Vingt-cinq chattertonnages par client. Bravo l'artiste, bravo la vie ! Tout faux.

Et le pire est à venir. Edgar n'est même pas l'un des héros de ce récit, ni même un comparse. Juste un amuse-gueule. Putain de vie !

*
* * *

La Mercedes C 200 tourna à gauche au carrefour de la place du Globe à Stains et s'engagea sur l'avenue dite de Stalingrad, qui mène au barrage de Saint-Denis *via* l'université Paris VIII, longeant la cité du Clos-Saint-Lazare.

Au volant, Freedent fraise et sourcils concentrés, Leïla. À son flanc, Sofiane, pouces pianotant les boutons d'un Game Boy, ce qui est bien paradoxal puisqu'elle est une fille. Sur la banquette, Baya, Mariama et Spider : rien que des nénétes. Encore dans le *teenage*. Black toutes cinq.

Discussion animée, rhétorique joyeuse ponctuée de brefs rires, il s'agit des mérites saillants des jeunes mâles de leur quartier, du lapin râblé au bélier plein. Cité Bobby-Netchera, avenue du Chapeau-Rouge à Chanteloup-les-Vignes (Yvelines).

Toutes ont bouclé l'obligatoire ceinture, elles se sont ainsi mises à l'abri d'un contrôle inopiné quoique réglementaire des

képis « de proximité », comme ils disent, qui rôdent le long des caniveaux séquano-dyonisiens.

« Action ou vérité, Sofiane ?

— Ben... vérité ?

— Comment ça se fait que tu peux avoir un nom de mec, toi ? Je le crois pas, ça ! C'est trop bouffon. »

Sofiane regarde sa copine dans le miroir du pare-soleil.

Son regard est mauvais, sa bouche le devient, elle va cracher une appréciation adultéro-socratique sur la mère d'icelle, quand, sèchement, Leïla :

« Tu la lâches, Spider ! Le pacte, c'est : on se connaît par le nom qu'on s'est dit. Le reste, y'a rien à savoir, on ne pose pas de question, ça n'existe plus. Que tes darons t'aient torchée Hawa, Hassanatou ou Katiatou, on s'en mastique la capuche. Pour nous, Spider tu es, Sofiane c'est Sofiane, et c'est marre.

— Cheh ! souffla Sofiane.

— N'empêche qu'elle a un nom de keum et que c'est zarbi, marmonna Spider.

— Ouais, ben la prochaine fois, je vous conseille de répondre "action", ça vaudra mieux pour vos miches. Gonflant, ce jeu de lardons débiles...

— OK, Leïla, prends pas ça mal, ça mérite pas. Allez, dis-nous comment tu l'as taxée, cette caisse. Elle est rien top... »

Leïla se détend, elle se renforce dans le siège, elle allonge ses bras sur le volant comme une panthère après la sieste. Elle raconte.

L'hypermétro de Gennevilliers.

Les petits frères qui ont assuré un max. Kévin et Abdoulaye au pet à chaque bout de l'avenue, Romuald au

relais avec elle ; et Smaïl, le plus risqué car le plus risqué-tout, normal à dix piges, comme appât.

La Mercedes qui sort du parking, lentement, vitre ouverte. Le mec est de Blida, pour sûr, avec cette dégaine m'as-tu-vu...

« Pourquoi les Blidis y zont que des Mercedes et des Béhèmes ?

— Paraît que ça bluffe les meufs.

— Y nous prennent pour des demeurées, ou quoi ?

— Remarque, comme ça y se font dépouille plus fastoche qu'un Yop, peuvent toujours cracher dedans, la preuve... »

Smaïl s'approche du gus mine de rien, comme s'il avait un truc à lui demander.

Le Blidi s'arrête et chtoc!, Smaïl lui tire les Ray-Ban par la vitre et il détale comme si sa mère voulait lui laver la tête.

« Mais pourquoi qu'y zont des lunettes noires même la nuit ?

— Pour mieux t'oublier, ma vieille. En tout cas, ça l'a rendu barje, le Blidi. Il a lâché sa Merce et cavalé après Smaïl. Mais macache pour le pécho, tu parles ! Y savait pas à qui qu'y causait, le cave. Smaïl avec ses guiboles de sept lieues, il rattrape la Pérec tout-terrain comme il veut.

Et l'autre con, il avait laissé les clés en place et le moulin tournant. Y'avait plus qu'à s'asseoir et mettre les bouts. Pas son jour de choune, au Blidi : sans caisse ni Ban's, galère pour bouillave une grosse. Walou !

— Bien fait pour sa tronche.

— Et je te raconte pas la frime de Smaïl, hier soir dans la cité, avec les binocles fumées, ah la vedette...

— On va le traiter de Blidi, ça lui mettra les boules.

— En tout cas, l'autoradio, champion, c'est pas du bidon ! dit Mariama, toute chose à l'écoute d'une *Rêverie orientale* de Saint-Saëns, qui passait en quadri sur FIP.

— Woah, écrase. T'imagines une rave avec cette musique ? Moi j'entends ça, je me casse en sautant par-dessus tout le monde, comme dans les aventures d'Alias*, celui des bouquins, pas de la télé... »

Ayant dit, Baya entonna *Java Rave*, le dernier tube rap-musette des Boxcar Bertha :

*Tu n'es plus ma vinaigrette
J'ai le cœur comme un poireau
Y'en a trop dans mon assiette
Ça moisit dans mon frigo...*

La Mercedes venait de contourner le rond-point de l'Au-
chan de Villetaneuse et enfilait la route de Saint-Leu.

« Bon, gaffe maintenant, on arrive. On connaît le plan :
réglo-cool, pas d'embrouille, pas de marave. »

Leïla rangea la monture sur le petit parking de la gare d'Épinay-
Villetaneuse, le long du restaurant rapide qu'on y avait construit.

Les cinq gonzesses prirent un ticket chacune pour Paris
(section urbaine) au distributeur, le glissèrent le plus sagement
du monde dans le portillon magnétique prévu à cet effet et
gagnèrent le quai A.

« Chuis dégoutée, c'est bien la première fois que je
raque ce machin...

* Max Morora, *La Vengeance et l'extase*, éditions Fleuve noir.

— T'inquiète, c'est aussi la dernière! »

Et de pouffer à l'unisson, comme une quelconque bordée de lycéennes en goguette le mardi soir.

Le quai était bordé d'un grillage sectionné çà et là par des petits malins, au travers duquel on jouissait d'un panorama banlieusard de premier choix.

À gauche, le parking des clients SNCF. Au centre, le nouveau McDo. À droite, monté sur l'ancien dépôt du Sernam, le chapiteau défraîchi du cirque Lacuzon, dont le patron attendait un sixième client pour débiter, tardivement, la représentation. Au fond, derrière le talus de la ligne de Grande Ceinture, la décharge des ferrailleurs serbes.

Dans le dos de nos jeunes promeneuses, le train de vingt heures vingt-sept, revêtu d'aluminium tagué sur toute la longueur des wagons, stoppait au quai B.

« Attention, c'est à nous! » avertit Leïla.

Et, empoignant presto de Sofiane le Game Boy, s'écartant de ses copines pour mieux visionner le parking, elle se mit à pianoter, pouce droit pouce gauche, selon le rythme du *Boléro* de Ravel. *Ta ta tititata tatitita titita titita*.

Au dernier *ta*, la Mercedes-Benz explosa.

★

★ ★

Le McDo n'a plus de vitres. Ni de toiture ni de mobilier. Quant aux clients, motus.

Devant la gare, Clio, Saxo, Twingo et quat'quat' s'enchevêtrent, certaines les roues en l'air comme des tortues à l'agonie, d'autres sur le flanc, à la paresseuse.

Obscène partouze de tôles chiffonnées en vrac polychrome, jonchée d'optiques arrachées et de pare-chocs abolis.

Les liquides avec ou sans plomb s'escampettent et font les grandes rivières. Il y a des humains ci et là, vomissant big-cheese et milk-shake par leurs tripes à l'air libre. Quelques alarmes antivol, affolées, en rajoutent dans le peu de réalité.

Au fond du cratère fumant où était une Mercedes, le mannequin sans tête du clown publicitaire McDonald semble jongler avec les morceaux de verre, d'asphalte, de gomme et de viande qui obéissent aux lois énoncées par Isaac Newton sur la chute des corps. Et crament les carcasses, pleuvent les débris, saignent les chairs.

Les carburants fugeurs n'auront pas le temps d'embaumer, ils s'embrasent d'un coup, incendiant d'un même jet le bâtiment SNCF et la rotonde fast-food.

Le chapiteau du cirque n'est plus qu'un souvenir dissipé qui ne saura hanter les nuits d'Edgar, dont seuls les pieds dépassent dessous le camion renversé.

Fou de terreur, le poney rue et piétine la masse agglutinée des usagers survivants ou non, sur l'un et l'autre quai, sur les voies, dans l'ouverture du passage souterrain effondré. La Lorraine n'y reconnaît plus ses sabots.

Là, écrasés entre les blocs de l'ex-voûte, quelques cadavres des deux sexes à manteau marine, col rouge et casquette dorée prouvent que la bande à Leïla a fort bien agi en compostant les

titres de transport, parce que la fraude au portillon est la mère de toutes les délinquances juvéniles.

Le train de vingt heures vingt-sept n'a plus de vitres non plus. Le conducteur gît sans vie sur ses manettes, la tête du mannequin-clown a fracassé la sienne et a roulé à ses pieds, lui clignant à jamais un œil au sourcil trop arqué.

Sur ses genoux, la tête de l'autre clown, feu le fils Lacuzon, qui grimace une dernière fois, exhalant la vinasse et le sang, il ne chialera plus, c'est toujours ça de pris.

Toutes sirènes hurlantes, pompiers et police secours déferlent, les uns de Saint-Denis, les autres d'Épinay-sur-Seine. Ça s'épouvante un peu devant le carnage, mouvements d'horreur, l'œil qui voudrait tourner et les talons aussi, on est des pompiers pas des fakirs, on est français pas casques bleus.

Mais bientôt le sens du devoir prend le dessus. Ils ont éteint les foyers, empaqueté les macchabes, abattu le poney, gruté les épaves, dégagé les voies ferrées, interpellé les miraculés.

Parmi eux ne figure nulle personne de sexe féminin au type africain d'âge mineur de dix-huit ans. Que nos lecteurs se rassurent, parmi les victimes non plus : Leïla et consortes ont trissé à la rosbif, elles sont déjà loin.

Deux agents soutiennent un individu surexcité, présentant une plaie saignante au cuir chevelu et une lésion à la jambe, en état de choc, ou d'ivresse manifeste nonobstant ses blessures. Il n'en finit pas de vociférer des mots sans suite :

« L'éléphant ! L'éléphant !

— Quoi, l'éléphant ? Quel éléphant ? T'es sûr qu'il est pas rose, ton éléphant ? T'as tes papiers ?